

L'orientation : un instrument du genre

Françoise Vouillot



L'orientation est sexuée parce que le travail est sexué et partant de là, elle contribue à maintenir la division sexuée du travail.

L'orientation est au service du genre (système de normes de féminité/masculinité qui soutient les rapports sociaux de sexe), sur un plan politique et individuel.

L'orientation est à la fois un souci politique et un souci de soi.

Les sociétés conçoivent politiquement des systèmes d'orientation dont les finalités peuvent correspondre à des besoins sociaux et/ou économiques. Particulièrement, pour les filles, ce qui présida pendant longtemps, fut un « déni d'orientation » car on ne se préoccupait guère de la carrière professionnelle des femmes. Leur rôle dans la société étant avant tout conçu comme celui de mère et d'épouse. Ce n'est que dans le début des années 80 que l'on prit le « souci » de l'orientation des filles.

Il s'agit donc bien d'une préoccupation politique, mais il s'agit aussi d'un souci de soi où chacun-e va essayer de se trouver une orientation la moins mauvaise possible. C'est ce second volet qui sera ici plus développé.

Comment le genre se manifeste-t-il dans les conduites d'orientation ?

S'il n'y avait pas de liens entre le sexe des élèves et les choix de filières au moment de l'orientation, on pourrait observer un équilibre quantitatif entre garçons et filles. Or, c'est loin d'être le cas ! Il n'y a pratiquement pas de filières présentant cette configuration statistique.

En troisième, un tiers des garçons partent dans les filières CAP/BEP, pour moins d'un quart de filles. Cette différence est un effet de l'idée que se font enseignants, élèves et parents de la correspondance entre l'enseignement professionnel et le sexe des élèves. Comme ils et elles le disent : « il y a moins de CAP et BEP pour les filles que pour les garçons ». Les filles sont supposées s'intéresser aux filières Sanitaire et Social, Coiffure, Secrétariat Bureautique, toutes les autres spécialités étant supposées plus adaptées aux garçons. On hésite donc plus à orienter les filles que les garçons en CAP ou BEP

Dans l'enseignement professionnel, le clivage est total : on retrouve les garçons dans les filières de production et les filles dans les filières de services.

On a ici un effet du système des normes du féminin/masculin, de ce qui est pour et qui convient aux filles ou aux garçons.

On retrouve ces effets dans l'enseignement général et technologique long. Après la seconde, nous avons un deuxième grand palier d'orientation. Pour les séries générales on constate que 81% des élèves de L sont des filles, 63% en ES et 46% en S (alors que les filles sont 56% de l'ensemble des élèves de 1ère).

Contrairement à une analyse trop rapide, les filles vont d'abord en S (40% d'entre elles) puis en ES puis en L (27%). Si les filles sont majoritaires en L ce n'est pas parce qu'elles s'y concentrent mais c'est parce que les garçons n'y vont pas. De fait, les garçons vont à 68% en S, et 7,7% en L. On voit donc là une autre approche de la question de la diversification des orientations : si problème de diversification il y a, à ce niveau c'est plutôt chez les garçons qui désertent la filière littéraire et se concentrent en S.

Cette même division entre les sexes se produit dans l'enseignement technique long : en Sciences Médico-Sociales, 94% des élèves sont des filles, alors qu'en Sciences Techniques Industrielles 91% sont des garçons. A y regarder de près on s'aperçoit que le médico-social fait fuir les garçons qui ne sont que 0.7% à y aller pour 19.6% des filles et que le technique industriel lui fait fuir les filles qui ne sont que 4.5% à s'orienter dans cette série qui attirent en revanche plus de la majorité des garçons (53.4%). C'est bien l'opposition soins aux personnes (féminin)/ technique (masculin) qui est à l'œuvre. Soulignons au passage que le soin aux personnes est perçu comme dépourvu de technicité !

Donc, les statistiques nous montrent que ce qui est objet d'attrait pour un sexe est en même temps plutôt objet de rejet pour l'autre sexe.

La division sexuée de l'orientation est apparue et est encore très souvent traitée comme le seul problème des filles. Des campagnes de communication ont été lancées affichant que « Les métiers n'ont pas de sexe » ou « C'est technique, c'est pour elle ! ». Très récemment, une publicité tout en rose présente un écrou et une bague sertie de diamants posés côte à côte comme deux alliances, avec le slogan : « Quand les filles disent "oui" à l'industrie, c'est tout un monde professionnel qui change de look ! » Diversifier l'orientation, ce serait attirer les filles vers certains métiers, ceux-là même qu'elles étaient jusque là réputées incapables d'exercer, intellectuellement et physiquement.

Ainsi, seules les filles poseraient problème alors que la désertion par les garçons des filières littéraires, sanitaires, et sociales ne générerait aucune inquiétude : aucun colloque ne prend pour thème l'absence des garçons dans ces secteurs.

Pour comprendre pourquoi la division sexuée de l'orientation offre une telle résistance, il faut analyser les mécanismes du processus d'orientation conjointement, et non séparément, du point de vue des garçons et des filles.

L'orientation : une projection et une affirmation de soi

L'orientation scolaire et professionnelle est un enjeu social et économique, et donc politique, pour toute société. Mais c'est également un enjeu personnel et identitaire pour les sujets qu'ils choisissent ou subissent leur orientation.

Faire un projet d'orientation scolaire et professionnelle, c'est, au sens étymologique, « jeter quelque chose devant soi », jeter une image de soi, envisager une forme identitaire que l'on souhaite réaliser, ou que l'on va essayer de réaliser, parfois pour éviter une image de soi que l'on veut éviter. On trouve, par exemple, des filles dans des filières techniques industrielles qui refusent les filières traditionnellement occupées par des filles, certaines allant jusqu'à un rejet des milieux « féminins ».

À travers son choix d'orientation, l'individu montre l'image qu'il a de lui-même et comment il envisage son devenir. Il s'expose au regard des autres et, donc, à leur jugement. En outre, comme les filières scolaires sont très hiérarchisées, à travers son projet, l'individu affiche son niveau d'aspiration, donc ce qu'il pense valoir.

L'individu projette une image de soi possible dans des espaces – filières, professions – mais ces espaces ne sont pas désincarnés, ils sont occupés par des personnes qui suivent ces filières ou exercent ces professions. La personne qui aspire à y entrer compare, plus ou moins consciemment, l'image qu'elle se fait d'elle-même à celle qu'elle a des personnes s'y trouvant déjà. Ces personnes ne sont pas des personnes spécifiques mais des prototypes qu'on est capable de décrire, en tant qu'homme ou femme et avec des traits de personnalité, des compétences, un statut socio-professionnel, un style de vie, des caractéristiques physiques, etc.

Pour que le projet puisse être retenu ou réalisé, il faut une relative proximité entre ces deux images : celle que le sujet se fait de lui et celle qu'il se fait des personnes prototypiques fréquentant la filière ou exerçant la profession.

Mais l'identité, autant que les prototypes, sont sexués.

Comme dit Colette Chiland¹, ces images ne sont pas « au neutre ». C'est en tant que fille ou garçon que les sujets se projettent dans un avenir scolaire et professionnel lui-même défini en termes de filières/métiers « masculins » ou « féminins ». Quand le prototype activé n'est pas du même « genre » que le sujet, il y a obstacle à un bon appariement soi-prototype et problème pour l'affirmation d'une identité conforme aux normes de son sexe.

Le choix se fait donc selon les possibilités d'appariement : chacun choisit parmi un ensemble pensable. Les activités professionnelles trop marquées de l'autre sexe, pour la grande majorité des sujets, ne sont même pas pensables. Elles ne sont donc pas pensées comme objets possibles et, de ce fait, ne font pas partie de l'ensemble sur lequel l'appariement soi-prototype peut s'appliquer.

Ainsi les filles sont plutôt attirées par les filières et les professions « de filles » à travers lesquelles elles prouvent leur féminité et les garçons affirment, confirment leur masculinité en se choisissant des filières et professions « de garçons ».

Selon les normes d'hétérosexualité très prégnantes, les garçons comme les filles vont avoir un souci important : se prouver qu'ils se plaisent réciproquement. Ceci implique donc pour les garçons d'être perçus comme des « vrais » garçons aux yeux des autres garçons et comme des garçons

¹ Colette Chiland, *Le sexe mène le monde*, Calmann-Lévy, 1999

possibles ou probables aux yeux des filles, et réciproquement pour les filles. Pour avoir, comme dit Axel Honneth² « une relation harmonieuse à soi-même et aux autres », c'est-à-dire être assez bien inséré socialement et donc reconnu, il faut montrer un certain assujettissement aux normes de féminité et de masculinité.

L'orientation servirait donc au sujet à se faire reconnaître. Nous avons un besoin « vital » de reconnaissance mutuelle. Selon Axel Honneth trois facteurs essentiels contribuent à cette reconnaissance : le droit, l'amour et l'estime sociale.

Par ses choix d'orientation, l'individu tente de s'assurer une reconnaissance sociale qui passe par le droit (le libre accès aux formations et aux professions) et l'estime (le prestige) accordée aux différentes formations et professions.

Notre système scolaire est conçu de telle manière que les filières décident de la suite des études et des professions auxquelles on peut prétendre. Les premiers choix d'orientation sont déterminants et ils s'opèrent dès la classe de troisième. Or à l'adolescence, certaines tâches développementales sont plus importantes que les choix d'orientation qui sont des réponses à la pression des adultes et d'un système. L'adolescent-e doit passer du statut de l'enfant à celui du jeune adulte, apporter un certain nombre de preuves, à lui-même et aux autres, de ses capacités d'intégration et d'insertion sociales. Il-elle cherche en particulier à prouver et à se prouver qu'il est bien un garçon masculin ou une fille féminine selon les contours et contenus que sa culture donne de la masculinité et de la féminité.

A cette période de l'adolescence, les choix d'orientation servent à la construction et à l'affirmation de cette identité sexuée. C'est particulièrement le cas pour ceux-celles qui choisissent ou sont orientés-es vers la voie professionnelle

Un certain nombre d'études ont été menées sur les filles qui se sont orientées vers des filières dites « masculines ». Plus rares sont les études portant sur les garçons se dirigeant vers des filières atypiques de leur sexe, traditionnellement suivies par des filles et supposées requérir des compétences, des aptitudes et des intérêts « féminins ». En fait, en matière d'aptitudes il y a peu de différences entre les garçons et les filles. Dans tous les cas, celles-ci sont plus faibles que celles observées entre les garçons, ou entre les filles.

La division sexuée de l'orientation n'est pas une question d'aptitudes, mais de sentiment de compétences ! Les compétences sont perçues comme sexuées. Les filles et les garçons ont donc tendance à s'attribuer les compétences reconnues à leur sexe et à se sentir pas ou peu de compétences pour les activités de l'autre sexe.

En outre, du fait de la valence différentielle des sexes définie par Françoise Héritier³, les filières de filles sont moins valorisées socialement que celles occupées par les garçons. En fait comme le souligne cette auteure, aucune

² Axel Honneth, La lutte pour la reconnaissance, Ed du cerf, 2000

³ Françoise Héritier, Masculin/ féminin. La pensée de la différence, 1996, O. Jacob et Masculin/féminin II. Dissoudre la hiérarchie, 2002, O. Jacob

activité, aucun champ de savoir n'a intrinsèquement plus de valeur qu'un autre. Ils ont la valeur que la société leur accorde, valeur dépendante de celle que cette société attribue aux personnes qui investissent ces champs de savoir ou d'activités. Françoise Héritier cite l'exemple de la chasse : ce n'est pas parce que la chasse était noble que les hommes chassaient mais c'est parce que les hommes chassaient que la chasse était noble

En choisissant des filières de filles, les garçons ne se valorisent pas socialement, ils prennent même le risque de se faire traiter de « pédés ». On établit un lien qui doit être remis en cause, entre l'activité professionnelle et l'orientation affective et sexuelle !

Une enquête récente a été menée à l'INETOP auprès de filles et de garçons engagés dans des BEP « atypiques » de leur sexe (sections industrielles pour les filles, sections sanitaires et sociales et métiers de la mode pour les garçons).

A la question : « Quel petit garçon ou quelle petite fille étiez-vous ? », 75 % des filles, ont répondu en se définissant comme « garçons manqués », « bagarreuses », « casse-cou », « turbulentes » et « ayant un sale caractère ». Seulement 25 % des garçons, se sont décrits comme « calmes », « timides », « réservés ».

Ces élèves avaient-ils des appréhensions avant d'entrer dans leur section ? La moitié des filles « appréhendaient la présence des garçons », alors que les garçons redoutaient d'entrer au lycée. Seuls 30 % d'entre eux disent avoir appréhendé la présence des filles.

« Les élèves éprouvent-ils des difficultés dans ces sections, et quelle est la nature de ces difficultés ? » 65 % des filles ont déclaré que leurs difficultés viennent des garçons de la classe. 35 % des garçons ont confié que leurs difficultés viennent des filles de la classe et 25% que leurs difficultés viennent des garçons des autres filières considérées comme masculines.

Plus de la moitié des filles ont précisé qu'elles ont dû modifier leur comportement au sein de ces classes où elles ne sont qu'une ou deux : vêtements, maquillage, langage, attitude. Si elles se montrent trop féminines, elles sont perçues comme des « allumeuses » et des aguicheuses. Et pour autant, il leur faut montrer qu'elles sont encore des filles, qu'elles ne deviennent pas comme des garçons. La négociation est subtile !

En atelier, une fille est appelée Victor par les garçons, une autre est appelée « le mec » : ce n'est plus de l'intégration mais de l'assimilation !

Les garçons, eux, sont 65 % à déclarer ne rien avoir changé à leur comportement dans les classes où ils ne sont entourés que des filles.

Quand on demande aux filles quelle est l'attitude des garçons, 65 % disent que « les garçons sont moqueurs avec elles », 50 % « qu'ils sont insultants », 40 % « qu'ils sont agressifs », 40 % « qu'ils sont aidant ». Et parmi ces dernières, quelques-unes précisent que « ça les valorise les gars d'aider les gonzesses ».

Quand on interroge les garçons, 81 % d'entre eux disent que « les filles ont été et sont accueillantes avec eux » et 25 %, « aidantes ».

Enfin, quand on demande aux filles pourquoi elles sont si peu nombreuses dans les filières techniques industrielles, elles répondent en majorité que « c'est à cause de la peur des garçons ». À la même question, 60 % des garçons répondent : « parce que ces filières sont trop connotées féminines ». Les garçons n'ont pas peur des filles mais craignent d'aller suivre une filière réputée féminine.

65% des filles interrogées disent que pour suivre la filière industrielle dans laquelle elles se trouvent, il faut aux filles de la personnalité et du caractère, les garçons dans les filières « féminines » disent qu'il faut être informé et motivé.

On voit donc qu'encore de nos jours s'aventurer sur les territoires de savoirs et de compétences de l'autre sexe ne se fait pas sans obstacles à franchir ni sans quelques négociations. La situation n'est pas équivalente pour les filles et les garçons en situation minoritaire.

Comment faire, pour que l'impensable devienne pensé ?

Nous devons développer des pratiques de l'orientation différentes, intégrant systématiquement cette question de l'enjeu et de la mise en jeu de l'identité sexuée dans les projets, et qui permettent aux garçons et aux filles de prendre conscience de l'influence de cette dimension sexuée pour pouvoir la dépasser. Pour que de telles pratiques se mettent en place, la question des rapports sociaux de sexe, des normes de sexe, de la division sexuée du travail doit être intégrée dans la formation initiale et continue des acteurs de l'école.

Les futurs cadres du système éducatif, enseignants de la maternelle à l'université, conseillers principaux d'éducation, conseillers d'orientation psychologues et toutes les personnes adultes qui gravitent autour de l'enfant et des adolescents, doivent être formés. Il ne s'agit pas seulement de formations théoriques et conceptuelles. Il faut amener ces personnes à s'interroger sur leurs propres représentations stéréotypées, sur leur rapport personnel aux normes socioculturelles de genre et sur les incidences dans leurs pratiques professionnelles.